

ÉDITORIAL

Publions en français...

SOUS LE TITRE « Publions en français, langue scientifique internationale » le Professeur Arnold J. DRAPEAU, de l'École Polytechnique de Montréal, fait paraître dans un récent numéro de « Eau du Québec » un article qui ne peut nous laisser, nous scientifiques français, indifférents.

Aussi je me permettrai avec son accord, d'en reprendre quelques passages essentiels :

« L'UNESCO (1963), dans un rapport analysant la diffusion de l'information scientifique, toutes spécialités incluses, a évalué l'importance respective de chaque langue. La documentation était rédigée selon les pourcentages indiqués ci-après : 60 % en anglais, 11 % en russe, 11 % en allemand, 9 % en français, 3 % en japonais, 2 % en espagnol, 4 % dans les autres langues.

Le français est la deuxième langue internationale, non par le nombre d'individus en mesure de l'utiliser, mais de par sa diffusion aux quatre coins du globe. C'est la langue internationale de communication de 230 millions de personnes. Cette perspective de l'importance et de l'influence de la langue française ne se reflète pas dans les données mentionnées plus haut. La communauté scientifique internationale de langue française boude majoritairement, sans aucun doute, son propre réseau de communication scientifique pour la transmission des connaissances.

Selon Bild et al. (1979), on enseignait l'anglais en 1964 dans 75 pays, le français dans 60, l'allemand dans 52, l'espagnol dans 32 et le russe dans 23 pays. En 1979, le russe a presque doublé sa marque : on l'apprend maintenant dans près de 40 pays. Notons que les Russes publient presque toujours dans leur langue et ils ne s'en portent pas plus mal. Ce phénomène oblige les Américains à traduire massivement les périodiques, les volumes et même les manuels d'enseignement russes...

Les langues qui s'imposent sont celles qui sont véhiculées par des pays producteurs de connaissances qui possèdent un réseau bien organisé et efficace de diffusion rapide de la documentation scientifique et technique. »

A propos de la domination américaine sur les périodiques le Professeur DRAPEAU écrit :

« Déjà en 1972, la principale revue italienne de physique paraissait entièrement en anglais, l'Allemagne publiait, en anglais, plus de 50 % de ses articles scientifiques et la revue française *Journal de Physique* publiait 20 % des siens en anglais. Cette évolution néfaste continue. Les numéros parus en 1975 de ce même journal contenaient entre 29 % et 71 % d'articles en anglais.

En juillet 1977 à Strasbourg, lors de la seconde rencontre mondiale des départements d'études françaises de l'Association des Universités partiellement ou entièrement de Langue française, Hubert Fondin de l'Université de Bordeaux disait : « Si l'on en croit une étude effectuée sur la diffusion des travaux en biomédecine des chercheurs de différents pays d'Amérique latine en 1968, 1969 et 1970, la majorité de ceux-ci a été publiée dans des revues paraissant hors de ce continent dont 48 % aux États-Unis, près de 91,5 % d'entre eux étaient rédigés en anglais.

Le *Science Citation Index* de l'Institute for Scientific Information des États-Unis a identifié entre 200 000 et 400 000 revues scientifiques et techniques dans les plus grands pays du monde recouvrant huit disciplines diverses. Pour l'année 1972, dans le domaine de la biologie, la France se classait 6^e avec 3,5 % de la production mondiale, précédée par les États-Unis avec 34,9 %, l'U.R.S.S. 9,6 %, la Grande-Bretagne 7,8 %, le Japon 5,8 % et la République fédérale d'Allemagne avec 5,5 %.

Garfield (1979) signale que parmi les 100 articles les plus cités au cours de la période 1961-1978, dans le domaine des sciences physiques (physique nucléaire, atomique et moléculaire, géophysique, astrophysique, chimie-physique, chimie organique et inorganique, mathématique appliquée) 98 furent écrits en anglais et 2 en russe. Ces articles provenaient de 62 organismes de recherche différents. Les laboratoires américains dominaient avec 38 de ces 62 centres de recherche, soit près de 61 %, suivait l'Angleterre avec 10, la France 3, l'Australie, le Japon et les Pays-Bas avec 2, puis finalement la République fédérale d'Allemagne, l'Italie, la Norvège, la Suède, la Suisse et l'U.R.S.S. avec un laboratoire chacun.

Eugène Garfield (président de l'Institute for Scientific Information qui publie le *Science Citation Index* et divers *Current Contents*) brillant propagandiste de la valeur de la suprématie de l'anglais à l'échelon international révèle que le symptôme le plus évident du déclin de la science française « est le refus des scientifiques français de reconnaître que le français n'est plus la langue internationale par excellence ». Il poursuit ce raisonnement superficiel et écrit : « qu'en publiant les résultats de leurs recherches exclusivement en français, la plupart des chercheurs français empêchent que leurs résultats soient lus occasionnellement par le reste de la communauté scientifique internationale ». Il croit sans doute que vis-à-vis la science américaine, la science française est devenue trop provinciale.

La science française est loin d'être en déclin, le pourcentage annuel du taux de croissance de la productivité en recherche et développement était 1,8 fois supérieur en France qu'aux États-Unis pour la période 1970-77. Pour cette dernière période, la France dépassait même le Japon. Le pourcentage annuel du taux de croissance de la productivité pour la Belgique était 3,3 plus considérable que celui des États-Unis pour les années 1970-77. Marvin Goldberger, président du California Institute of Technology, craint même une fuite des meilleurs cerveaux américains vers l'Europe. Les signes et symptômes du déclin de la science américaine sont là, ils pointent à l'horizon. Les fortunes comme les sciences ne sont pas éternellement fixées à une nation, elles voyagent de par le monde. »

Et le Professeur DRAPEAU poursuit :

« ... Les *Current Contents* (Life Sciences), répertoires analytiques édités aux États-Unis sont faits en premier lieu, pour diffuser la science américaine. Pour la période de janvier à avril 1979, ce répertoire signale 175 périodiques américains sur un total de 404, soit 43 % pour un seul pays alors que les 229 autres proviennent de 33 pays différents. On ne signale que 14 périodiques de France alors que celle-ci en possède plusieurs centaines dans le seul domaine médical et paramédical. Il est possible que l'importance que l'on accorde aux *Current Contents* relève du mythe ! ... la France boude-t-elle les États-Unis ou bien les Américains ignorent-ils le réseau français de l'information scientifique et technique ? »

Que conclure ?

Nous nous trouvons me semble-t-il devant deux impératifs contradictoires.

Il est certain que nous avons besoin de faire connaître nos travaux à la communauté scientifique internationale où la place de l'anglais est actuellement prépondérante.

Mais il est tout aussi certain que nous avons besoin de défendre le français en tant que langue scientifique internationale.

Le langage est l'outil de la pensée ; il n'est pas neutre. Uniformiser le monde d'expression des scientifiques a peut-être des avantages, mais c'est aussi faire disparaître des structures mentales différentes, sources d'apports originaux. Un « indice de diversité » élevé, nous apprennent les hydrobiologistes, est un signe de haute qualité pour un écosystème.

Que faire donc ?

D'abord mieux organiser, mieux diffuser et en un mot mieux défendre nos revues françaises. Les efforts qui sont faits en ce sens en accord avec les Associations concernées, notamment dans le domaine de l'Eau, par le Ministère de l'Environnement et du Cadre de Vie, doivent être encouragés et poursuivis. Ils sont indispensables.

Mais ce n'est pas suffisant. Rien en effet ne peut remplacer la volonté des scientifiques français de maintenir un haut niveau à ces revues. Rien ne peut se faire sans leur contribution active. Il faut qu'ils réalisent que publier systématiquement leurs travaux essentiels directement en anglais est viser une rentabilité à court terme, au détriment du long terme, c'est-à-dire au détriment du maintien d'une communauté scientifique francophone vivante.

Il faut enfin penser que le français ne peut se défendre seul. Il doit être solidaire de l'allemand, de l'espagnol et des grandes langues internationales. La promotion de la science française ne passe pas que par la publication en anglais (les pays anglophones n'occupent d'ailleurs pas et de très loin la première place dans nos exportations).

Publions donc lorsque c'est nécessaire en langues étrangères, mais gardons, dans notre intérêt, nous scientifiques français, pour notre langue maternelle, la primauté qui lui revient.

J. BONTOUX